

PENSÉE
DE MALEK
BENNABI

30) La théorie des idées

Qu'est-ce qui incite les peuples à entreprendre, au-delà de leurs besoins ordinaires, de grandes choses ? Les peuples réalisent sous l'impulsion de leurs rois, de leurs gouvernements ou de leurs élites, lorsqu'ils sont tendus par un idéal ou la volonté de marquer leur passage sur la terre. Que ce soit pour se défendre (muraille de Chine), perpétuer leur souvenir (mausolées) ou plaire à Dieu (mosquées, cathédrales, synagogues, temples...), ils entreprennent des ouvrages magnifiques (merveilles du monde) ou créent des institutions géniales (république, démocratie, assistance sociale...). Fresques du néolithique, totems et

action n'est possible. S'il n'a pas employé le terme anglais, la signification qu'il leur donne est la même que celle que recouvre ce mot (pulsions, motivations). Les culturalistes modernes ont reconnu la nécessité d'une dimension spirituelle dans les motivations qui animent les hommes et déterminent leurs actions. Dans son célèbre ouvrage, *La personnalité de base*, Mikel Dufrenne, qui a proposé le remplacement de l'«anthropologie culturelle» par la «sociologie psychologique», affirme qu'«une classification des "drives" doit non seulement reconnaître le caractère spirituel des drives organiques en l'homme, mais encore faire une place à des drives

«Toute religion, même la plus élémentaire, est une ontologie : elle révèle l'être des choses sacrées et des figures divines... Elle fonde un monde qui n'est plus évanescant et incompréhensible... En imitant les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, ou simplement en racontant leurs aventures, l'homme des sociétés archaïques se détache du temps profane et rejoint magiquement le Grand Temps, le temps sacré... Le mythe est un élément de civilisation.»⁽⁵⁾

Les idées motivent les groupes sociaux, donnent une signification à leur existence et inspirent leurs actes. Hegel compare leur action sur l'homme à celle de la «passion» et écrit : «Le but de la passion est le même que celui de l'idée... Pour que l'homme produise quelque chose de valable, il lui faut la passion... C'est ce que cherchent à donner les idéologies, les discours patriotiques, la morale, la religion... L'idée, semblable à Mercure, le conducteur des âmes, est en vérité ce qui mène les peuples et le monde... L'idée est le vrai, l'éternel, la puissance absolue. Elle se manifeste dans le monde et rien ne s'y manifeste qui ne soit elle, sa majesté et sa magnificence.»⁽⁶⁾

Le psychisme des individus ne se forme pas à partir d'une table rase. En naissant, ils apportent avec eux des «images primordiales» gravées dans leur inconscient. Celles-ci s'illustrent dans les mythes puis, au fur et à mesure de l'affinement de l'intelligence, dans des conceptions de l'univers plus élaborées. Pour figurer ce que représentent les idées dans le psychisme de l'individu et l'inconscient collectif des sociétés, Bennabi emprunte au langage de la musique : «L'univers-idées est un disque que l'individu porte en lui en naissant... Le disque de chaque société est imprimé différemment et les individus ou les générations y ajoutent leurs notes propres, comme les harmoniques des notes fondamentales. L'univers-idées est un disque qui a aussi ses notes fondamentales, ses archétypes : ce sont les idées imprimées...» (le «PISM»).

Les idées imprimées de Bennabi sont l'équivalent des «images primordiales» de Jacob Burckhardt et des «archétypes» de

Par Nour-Eddine Boukrouh
nouredineboukrouh@yahoo.fr



n'entend plus l'accent de l'âme dans le concert. Les idées exprimées se taisent à leur tour : elles n'ont plus rien à exprimer ; elles ne peuvent plus rien exprimer. La société qui en est à ce point s'atomise faute de motivations communes... C'est le moment des idées mortes.» Et rabat aussitôt ces considérations sur la société musulmane, objet de ses analyses : «Après avoir vécu le moment exaltant à la naissance de sa civilisation, le moment d'Archimède de ses idées imprimées à l'époque mohammadienne et califale, et de ses idées exprimées aux brillantes périodes de Damas et de Bagdad, la société musulmane vit en ce moment la période silencieuse des idées mortes» (le «PISM»). Dans la version de 1960, il notait : «La société musulmane a des idées intégrées qui ne répondent pas à ses archétypes traditionnels, et elle emprunte des idées européennes qui ne sont pas fidèles aux archétypes de l'Europe. Il s'ensuit une dévalorisation des idées héritées et des idées acquises qui porte le plus grave préjudice au développement moral et matériel du monde musulman.»

Dans une note de bas de page, il a ajouté : «S'il était nécessaire de faire un choix, je préfère pour ma part une déficience sociale, un manque d'efficacité, à une déficience morale.» C'est de la théorie des «Eidola» de Platon que Jung s'est inspiré pour définir la nature et la fonction des

Les mythes ont été dans toutes les cultures les premières formes de réponse au vide cosmique. Leur fonction a été d'apporter les premières solutions à l'énigme de l'univers et de la vie. Ils ont façonné l'imaginaire des hommes et leur ont donné leur premier sentiment d'identité. Au fil de l'évolution ils ont été remplacés par les religions, les idéologies et les théories scientifiques.

temples, arts des civilisations expriment d'abord une foi, une éthique, une perception du beau ou du vrai. Ce sont souvent des croyances mythiques et primitives que les hommes traduisent dans des réalisations grandioses (pyramides d'Egypte ou du Mexique). Quand ces croyances se ramollissent ou disparaissent, ce genre d'entreprise cesse. Les réalisations contemporaines sont «laïques», elles sont surtout utiles ; on ne leur attache ni sens religieux, ni symbole cosmique, ni valeur autre qu'esthétique ou marchande.

Ce n'est pas le besoin d'ajouter une nouvelle théorie sur les idées qui a incité Bennabi à se pencher sur le problème des idées dans la société musulmane, mais des considérations utilitaires, une nécessité pédagogique destinée au réveil des musulmans. Psychothérapeute d'une civilisation en décadence, il cherche à rétablir le contact entre le patient et sa psyché, entre son conscient et son inconscient. Connaître les idées et les croyances d'une nation ou d'une civilisation, c'est avoir l'explication de son état et de ses œuvres.

Voulant démontrer l'importance vitale des idées dans la vie des sociétés, il écrit à l'intention du monde musulman : «Nos activités ne sont pas conçues, organisées, planifiées, orientées, selon un système guidé — une doctrine, une philosophie, une théorie — qui leur sert en même temps de moyen de contrôle de leurs résultats positifs, d'après des standards et des normes d'efficacité reconnus. Nous croyons pouvoir agir sans devoir penser nécessairement notre action. Nous croyons pouvoir ainsi mener une politique, sans qu'il y ait à sa base une philosophie, faire une révolution sans qu'elle ait pour fondement une doctrine. Mieux encore ou, si l'on veut, pire, nous croyons nous suffire de techniques importées, sociales ou scientifiques, économiques ou industrielles, sans penser que l'application même de ces techniques donne un résultat différent selon l'âge psychologique de la société où on les applique...» (*Le problème des idées dans la société musulmane*, version 1960). Bennabi voit dans les idées les déterminants psychologiques des comportements individuels, les «drives» spirituels sans lesquels aucune

spirituels... Nous inscrivons volontiers parmi les drives humains un désir d'absolu ; peut-être est-il l'âme de tous les drive»⁽¹⁾.

En même temps qu'elle est une «force psychique», l'idée est, selon Bennabi, une réponse au vide cosmique. C'est la première explication tenue par l'homme des temps primordiaux de sa présence dans l'univers immense et angoissant. L'être inquiet et étonné se met ainsi en possession d'un sens à sa vie autour duquel son existence va s'ordonner et qu'il voudra répandre autour de lui. Avec cette activité philosophique inaugurale, le phénomène social apparaît : mû par l'idée qui donne une tension à ses actes et une direction à ses pensées, l'homo natura devient l'homo sapiens, puis l'homme d'une cité, puis le promoteur d'une civilisation. Le vide cosmique dont parle Bennabi est l'équivalent de «la peur cosmique» de Spengler pour qui elle est «le plus créateur de tous les sentiments primordiaux : l'homme lui doit les formes et les figures les plus mûres et les plus profondes non seulement de sa vie consciente, mais aussi des reflets de cette vie à travers les œuvres innombrables de culture»⁽²⁾.

Le sentiment de vide cosmique n'a pas hanté que les hommes primitifs. On le rencontre aujourd'hui sous le nom d'angoisse, de peur du néant et autre stress par lesquels les hommes modernes manifestent occasionnellement leurs malaises et que Mircea Eliade désigne par l'«obsession ontologique»⁽³⁾. Ce sentiment surgit avec plus d'intensité lors de grandes catastrophes. Les mythes ont été dans toutes les cultures les premières formes de réponse au vide cosmique. Leur fonction a été d'apporter les premières solutions à l'énigme de l'univers et de la vie. Ils ont façonné l'imaginaire des hommes et leur ont donné leur premier sentiment d'identité. Au fil de l'évolution ils ont été remplacés par les religions, les idéologies et les théories scientifiques. Selon Mircea Eliade, «la fonction maîtresse du mythe est de révéler les modèles exemplaires...»

En vivant les mythes, on sort du temps profane, chronologique, et on débouche sur un temps qualitativement différent, un temps sacré à la fois primordial et indéfiniment récupérable...»⁽⁴⁾. Il ajoute, ailleurs :

C'est par cette voie, c'est-à-dire en cherchant à établir l'interaction de la morphologie de l'histoire et des attitudes qui dominent la psychologie humaine face aux événements que Jung est parvenu à la découverte de l'inconscient collectif qui confère aux communautés leur cohésion et leurs traits communs et que les individus héritent et transmettent à leur tour.

Jung. Si ce dernier les a appliqués à l'explication des névroses et des maladies psychiques, Bennabi les a appliqués à la compréhension des maladies sociales. Le premier avait pour centre d'intérêt les individus, le second les sociétés ; le premier était un psychothérapeute, le second se voulait un «médecin de la civilisation» ; l'un se penchait sur un divan où reposait un individu, l'autre sur un patient qui a les immenses proportions d'une société. Mais chez les deux penseurs la guérison de la névrose ou de la décadence n'est possible que par le «rétablissement de l'attitude naturelle» en l'un et l'autre.

Bennabi montre le lien entre les idées imprimées et les idées exprimées⁽⁷⁾ : «Quand les archétypes sont effacés, on

archétypes. Platon a identifié dans sa philosophie deux mondes : celui des Idées et celui des Sens, le monde des choses temporelles et le monde éternel des idées.

Les choses tirent leur être des idées, elles sont animées par elles. Platon les désigne par des termes immatériels : le Beau, le Bien, l'Au-delà, la Puissance créatrice... C'est le monde des essences éternelles, des modèles de toutes choses. Ce sont des principes et non des entités.

Le royaume des Idées est au-dessus de toute genèse, c'est la justice en soi, la beauté en soi, la vérité en soi... Il n'est pas créé, il ne devient pas, il ne périt pas, il n'est pas perceptible par les sens, il ne peut être saisi que par l'intellect.